

## **Le passeur du « Bout de gâtine »**

Enfin, se dit Marcel, il allait vendre cette maison comme il y était entré, sans joie ni regret. En fait, il s'y plaisait mais ne s'était jamais vraiment senti chez lui. Son père, Fernand Laray, établi, à Tours, charcutier réputé, l'avait acquise en 1955. Marcel, fils unique, en avait hérité à sa mort. Dix-sept ans déjà.

Une petite propriété rurale, un peu plus de quatre hectares de pâtures et de gâtines, une longère, deux autres bâtiments agricoles dont une grande écurie pour chevaux. Dans la famille on n'avait pas bien compris pourquoi Fernand Laray avait subitement acheté cette campagne à presque soixante kilomètres de chez lui. Il n'avait pas même fini de faire construire, sur les hauteurs de Rochecorbon, une belle maison tourangelle. Comme à son habitude, il n'avait demandé l'avis de personne et surtout pas de ses proches, les mettant, un dimanche matin, devant le fait accompli en disant qu'il irait dans l'après-midi à Couture sur Loir où il avait acheté une maison, précisant qu'il n'avait besoin de personne pour l'accompagner. Marcel, alors adolescent, se souvient que le déjeuner fut silencieux.

Peu de temps après, le père avait amené à la maison, un jeune garçon du même âge que Marcel, 14 ans. Il avait déclaré que c'était un enfant de l'Assistance publique, qu'il se nommait Gilbert, qu'on l'appellerait désormais Nono et qu'il était là, comme apprenti, pour apprendre le métier avec Marcel à qui il ferait de la compagnie. On lui aménagea une petite chambre, dans les combles, au-dessus de la

charcuterie où ils avaient, en semaine, leur logement. Il y resta toute sa vie, même lorsque la famille s'installa définitivement à Rochecorbon où une autre chambre, jamais occupée, lui fut cependant réservée.

Nono prenait ses repas avec Marcel, allait avec lui, une semaine sur deux, à l'école. Ils apprenaient ensemble le métier : récurer le sol, laver les plats et les casseroles, surveiller les temps de cuisson, découper les carcasses, préparer les farces, mouler les pâtés et se faire botter les fesses quand ils se trompaient ou n'allaient pas assez vite. Ils devinrent ainsi, l'un et l'autre, de bons ouvriers charcutiers. Marcel réussit son CAP. Nono échoua pour cause d'erreurs répétées en calcul. Il ne voulut jamais s'y représenter. Marcel se maria et prit un autre logement à Tours. Nono resta célibataire. Tous deux travaillèrent toute leur vie dans la charcuterie familiale. A être ainsi côte-à-côte, ils étaient devenus, avec le temps, des frères-jumeaux.

Le père Laray était un homme grand et sec, peu aimant. Il parlait rarement, sinon pour donner des ordres, et souriait encore moins, mais il n'avait pas son pareil pour tourner en délices salés les pâtés, boudins et autres andouillettes. Il tenait de son père ce don à l'origine de sa fortune. Marcel, aussi taiseux que son père, suivit la même voie dans l'entreprise familiale. C'était un enfant tranquille et réfléchi qui vouait à son père une admiration sans borne, craintive et silencieuse.

Fernand resta jusqu'à sa mort, à 80 ans, le patron autocrate de l'affaire jusqu'à ce que son fils prenne la suite. A 65 ans, celui-ci considéra toutefois que les cinquante années passées au service des

cochonnailles familiales l'autorisaient à prendre une retraite méritée. Faute de successeur, il vendit l'affaire, ne demandant, lui aussi, l'avis de personne, ni de sa femme ni de sa fille, institutrice, mais distribuant à l'une comme à l'autre suffisamment d'argent pour qu'elles n'aient rien à y redire et qu'on lui « foute la paix » avait-il ajouté. Les femmes n'avaient jamais eu un rôle bien important dans cette famille. Elles tenaient la boutique et la caisse, servaient la clientèle et rendaient les comptes, mais elles ne manquaient de rien, ce qui ne leur donnait que le droit de se taire.

Adolescent, Nono était un garçon craintif et renfermé. Il était plutôt malingre et ne semblait pas très malin. Il parlait peu et difficilement. Il jetait constamment, à droite et à gauche, des regards inquiets. Marcel l'avait pris sous sa protection. Ils s'aidaient en silence, ne se jalouaient pas, ni se disputaient. C'était une relation paisible. Adulte, Nono paraissait rustre. Il s'intéressait à peu de chose, ne lisait pas et n'allait au cinéma que si Marcel l'y emmenait. On ne savait jamais si le spectacle lui avait ou non plu. Sa vie se résumait à travailler, manger, dormir. Ce qu'il faisait après le travail dans sa chambre était un mystère. Il n'allumait que rarement la télévision qu'on lui avait installée. Il n'avait ni ami ni amie, du moins connu. Il disait qu'il n'aimait que travailler à la charcuterie. Tout le reste « l'emmerdait » selon son expression favorite.

Marcel s'était toujours demandé ce qui avait pu pousser son père à acquérir la maison de Couture. Ce questionnement devint lancinant à

la mort de Fernand quand il en devint propriétaire. A la retraite, cela devint une sorte d'obsession.

Son père se rendait rarement à Couture, au début jamais, puis une fois ou deux fois l'an, parfois accompagné de Nono seulement. Ils y restaient deux ou trois jours. La rumeur rapportait qu'ils y faisaient des fêtes sans que l'on sache avec qui, ni pourquoi, ni même si cela était vrai. La mère de Marcel avait plusieurs fois tenté, en cachette de son mari, d'interroger Nono. Il refusait chaque fois de répondre, baissant la tête d'un air buté.

Quelques temps avant sa mort, comme s'il avait eu l'intuition de sa fin prochaine, Fernand avait eu avec Marcel le plus long entretien qu'il n'ait jamais eu avec son fils : à peine cinq minutes, aux termes desquelles, Marcel dut promettre de toujours garder Nono dans l'entreprise familiale et ce jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite, puis de l'installer dans la maison de Couture dont lui, Marcel, héritera, et de s'engager à ne pas vendre cette propriété tant que Nono serait en vie. Il précisa que dans le cas où ce serait Marcel qui disparaîtrait le premier, des dispositions notariées avaient été prises et il ajouta « Enfin, ne me pose pas de questions, je n'y répondrai pas ».

Marcel ne posa pas de questions et promit. Cinq mois plus tard, Fernand mourut subitement d'une rupture d'anévrisme. Marcel, comme Nono, avait alors 52 ans

\*

La première fois que Marcel vint, en voiture avec Nono, à Couture, un dimanche après-midi de juin 1955, trois semaines après le

décès de Fernand, il ne pensa pas un instant, en apercevant une girouette en forme d'un gros cochon rose qui ornait le toit d'une maison, que c'était celle dont il venait d'hériter. Et pourtant « C'est là », avait dit Nono qui, ayant surpris le regard incrédule du nouveau propriétaire, avait ajouté : « Eh oui », ce qui ajouta à l'étonnement de Marcel tant on avait l'habitude de ne jamais entendre Nono faire des commentaires, encore moins sous la forme de sous-entendus ironiques.

A l'écart du village, le chemin communal descendait dans un vallon arboré puis remontait sur le plateau vers une autre ferme. Sur la gauche, ils trouvèrent un portail en bois en partie effondré et un petit panneau où on pouvait difficilement lire « Le Bout de gâtine ». La voiture roula sur une sorte d'allée d'herbe, de terre et de cailloux jusqu'à un grand saule pleureur et les vestiges de la margelle d'un vieux puits avec, à droite, une maison longue couverte de vigne vierge et surmontée de deux chiens assis, à gauche, un bâtiment dont le crépi laissait apparaître des pans de murs de briques rouges, au fond, un grand hangar ouvert avec quelques piles de bottes de paille et une remorque. Entre ces différents bâtiments, une partie herbeuse qui semblait avoir été récemment tondue.

- Quelqu'un entretient la maison ? demanda Marcel en arrêtant la voiture devant ce qui lui sembla être la porte de la maison longue.
- C'est Camille ... le père d'Etienne, la ferme à côté. Il vient tous les jours pour les chevaux.

- Ah, parce qu'il y a aussi des chevaux ?
- Deux. Ils sont à Etienne, mais le patron - Nono disait toujours *le patron* pour désigner Fernand Laray - avait dit qu'ils étaient bien dans le pré devant. Il disait que ça fait habité ... et Nono ajouta : y a aussi les cochons.
- Des cochons ? Des vrais ? Pas des girouettes ?

Nono émit un oui à peine audible, sentant confusément qu'on abordait peut-être là un problème délicat.

Ils entrèrent dans la maison. Nono ouvrit les fenêtres étroites et les volets. Marcel découvrit d'abord une grande pièce aux murs jaunis avec, au centre, sous une grosse poutre d'où pendait des bouts de ficelles, une longue et lourde table noire, flanquée de deux bancs de bois. Sur le côté une cheminée haute dont le manteau et le linteau, apparemment récent, était décoré de feuilles d'acanthé. Le mur du fond était garni d'un bahut bas sur lequel Marcel crut reconnaître une vieille caisse enregistreuse du magasin de Tours et différents petits panneaux appuyés contre le mur, comme autant de trophées de gloire : « Concours International du meilleur boudin – 1969 – 1<sup>er</sup> Grand prix d'honneur – Médaille d'or – Charcuterie L. Laray, Tours » ou encore « Poulettes rôties sur commande à toute heure » et « Sandwiches Rillettes, Jambon-beurre, Terrines au Vouvray, Rillons aux Vouvray ». Six chaises, habillées d'un tissu aux couleurs passées, avaient été rassemblées dans un coin. Au mur, une seule assiette décorée d'un canard et un grand cadre avec la photo d'un paysage de

neige. En s'approchant Marcel pensa que c'était sans doute une vue d'avion de la maison et des champs aux alentours.

Une porte en bois ouvrait, au fond, sur un petit espace avec un lavabo, une cuvette de WC et une sorte de réduit, très sombre, à moitié effondré, qui était peut-être une cave. A droite une ouverture sans porte donnait sur une pièce, plus petite, « cuisine » dit Nono. Plus loin, une grande chambre aux murs mal blanchis à la chaux avec un grand lit et deux autres plus petits ainsi qu'une cuisinière à charbon *Deville* dont le tuyau déboîté penchait sur le côté.

Ces trois pièces en enfilade constituaient le logis. Une échelle de bois permettait d'accéder, par l'extérieur, aux chiens-assis et au grenier : grande pièce vide avec seulement deux chaises de paille dont une renversée, qui se regardaient en silence, comme dans une conversation brusquement interrompue. L'ensemble bien que poussiéreux semblait sain, sans trace d'humidité, ni d'odeur. Des araignées, nombreuses, avaient tissé des toiles qui pendaient en morceaux gris dans les angles des portes et des fenêtres. Personne n'avait entrepris depuis longtemps de les déranger. Tout semblait vieux, triste, oublié, sans âme.

Le reste de la maison longue comprenait outre une écurie dont il restait les mangeoires encombrées de planches et piquets, et, sur le côté, un faisceau de fourches, de pelles et de râtaux, un grand garage avec un petit tracteur ancien qui semblait en panne, et une grosse tondeuse à gazon à la carrosserie rouge, apparemment neuve. Le sol était jonché de sacs de papier et de pots en plastique. Beaucoup étaient

vides. A cet ensemble avaient été ajoutées deux plus petites constructions. L'une servait de réserve à bois, l'autre, plus grande, avec, devant, une cour fermée de piquets, était une soue où dormait, en ronflant, un gros cochon. En s'approchant, Marcel découvrit une autre construction dont les deux portes étaient fermées par une chaîne cadenassée :

- Attends, dit Nono qui tira de sa poche une clé et ouvrit le cadenas.

Marcel entra alors dans un véritable laboratoire de charcuterie avec deux plans de découpe et une enfilade de table de travail en inox. Le tout semblait neuf. Une partie de la pièce avait été transformée en réfrigérateur de boucherie professionnelle avec sur le côté un grand congélateur vide dont la porte était ouverte. Dans l'autre pièce, d'autres tables de travail, deux grands fours et une table de feux de cuisson au gaz, le tout très propre et brique, complétaient le dispositif avec, sur les rayons, des piles de bocaux et de terrines vides.

- Y en a que pour le cochon, ici, avait conclu Marcel. C'est quoi une charcuterie clandestine ? Et le cochon dans la porcherie ?
- Il est au Camille.
- Qu'est-ce qui est à nous, ici, à part les vieilleries, les meubles cassés et les araignées ?

Nono ne dit rien, préférant ignorer la question. Ils se dirigeaient vers l'écurie des chevaux quand Nono reprit :

- Le patron paye, le Camille, une fois l'an, avec un cochon ... mais parfois y en a trois ou quatre des cochons, ça dépend.



- Ca dépend de quoi ?
- De ceux à qui le patron voulait en donner ... ceux qui faisaient des travaux dans la maison ou des amis qu'il réunissait une fois par an pour un grand repas. Il disait « celui-là c'est pour les agapes ». Y a plein d'assiettes dans des cartons dans la grange près de l'écurie. Tu verras, au moins deux cents. Je ne sais pas pourquoi y en avait tant.
- Qui a fait des travaux ?
- Je ne sais pas leurs noms, moi ... y a celui qui a remis en état la cheminée dans la maison, celui qui a refait les fenêtres de la salle ou ceux qui ont installé le labo avec le matériel ... il payait en cochons, le patron, pâtés, rillettes, saucissons, boudins, jambons, rôtis ... tout le fourbi, quoi.

Ils firent le tour de la maison et des bâtiments. Sur le retour,

Marcel dit :

- Et ce Camille, on ne le voit pas ?
- Il vient le matin. Mais t'en fais pas, il doit être quelque part à nous épier. Le patron ne l'aimait pas. Il disait qu'il posait plus de questions qu'il ne donnait de réponses. Le patron, il n'aimait pas trop les gens qui posaient des questions. Il disait aussi qu'il ne pouvait pas faire autrement, alors il l'a gardé.
- Et toi ?
- Moi quoi ?
- Tu penses quoi de Camille ?
- Je ne l'aime pas trop, non plus. Mais je m'en fous

Après un silence, Marcel reprit :

- Il manque un étang !

Nono le regarda, incrédule puis enthousiaste :

- Ah oui, c'est vrai ça ! C'est bien un étang ! ... Ça fera au moins trois cochons !

Après un autre silence, Marcel reprit :

- Et le père, il faisait quoi ici quand il ne tuait pas un cochon ?
- Il se promenait dans le pré, allait voir les chevaux ou, s'il ne pleuvait pas, il s'asseyait là sous le saule, sur un banc de la salle qu'il avait tiré dehors. Il faisait parfois un feu dans la cheminée et restait là à regarder les flammes ... T'as pas vu, c'est bien caché dans le noir de la cheminée, mais y a un grand four à pain avec une entrée sur le côté. Y a tout ici pour vivre ... manquait qu'une femme.

Marcel regarda Nono, à son tour incrédule :

- Une femme ? ... Tu voudrais une femme ici ?
- Non, je dis ça comme ça. Moi, je ne veux pas de femme. C'est seulement une idée.
- Oui, tu as peut-être raison, reprit Marcel. C'est une maison d'homme ici.

Ils restèrent encore une heure puis rentrèrent à Tours dans la soirée.

\*

Et Marcel fit creuser un étang, nourrit, éleva, tua et travailla le cochon de Camille et trois autres pour ceux qui avaient fait l'étang. L'année suivante outre celui pour le gardien, il nourrit, tua et travailla

deux autres cochons pour celui qui avait planté les arbres autour de l'étang et aménagé les berges. Nono l'aidait, efficace, comme à son habitude. Pour le reste, Marcel ne modifia rien à ce que son père avait ou n'avait pas fait dans cette propriété. Il pensait que c'était peut-être la meilleure façon de le comprendre que de « chausser ses bottes » et de faire comme lui, c'est-à-dire rien ou presque rien. Il conserva les choses en l'état, crasse, araignées et poussières comprises.

Les chevaux pâturaient. Etienne, le fermier, récoltait le foin et la paille et stockait les bottes dans le hangar pour l'hiver. Camille nourrissait les cochons, donnait du pain sec et du foin aux chevaux et passait la tondeuse à gazon. Les cochons grossissaient jusqu'à devenir saucissons ou pâtés ... bref, le train-train. Il arriva, une ou deux fois, que Marcel réunissent ses voisins et quelques amis de Tours et organise un repas champêtre. On tuait un cochon de plus et chacun amenait qui du vin, qui des gâteaux, plus rarement des légumes. Les convives aidaient ensuite à la vaisselle, puis on fermait la maison jusqu'à la visite suivante.

Au fil des mois, Marcel prit goût à ces séjours à la maison de Couture (il ne disait pas « Le bout de gâtine »). Quand il n'avait pas à travailler le cochon, il aimait se promener autour de l'étang ou dans les pâtures, s'asseoir dans l'herbe au pied d'un grand cerisier qui marquait le bout de la propriété. Il pêchait quelque fois remettant à l'eau les poissons attrapés, des carpes, plus rarement des gougeons, parfois une perche. Nono aidait aux travaux quand il y en avait, ou

bricolait dans un coin au garage, ramassait du bois, s'occupait en silence.

En fin d'après-midi, ils aimaient s'asseoir sous le saule, comme le faisait Fernand, ou auprès d'une flambée dans la cheminée. Ils ouvraient une bouteille, puis repartaient en silence, comme s'ils voulaient ne pas déranger les choses qui depuis tant de temps dormaient dans le silence de ce qui restait incompris. Marcel sentait que peu à peu il s'attachait à cette maison et que les questionnements qu'il avait à ce sujet, jouaient comme une sorte de piège pour le séduire et l'y retenir. Il avait de moins en moins envie de savoir, encore moins de comprendre, craignant même d'y parvenir de peur de briser le charme des lieux qui, l'alcool aidant, l'enveloppait chaque fois un peu plus.

Vint le temps de la retraite qu'ils prirent ensemble. Nono s'installa dans la maison longue. Marcel fit faire, là où il y avait un lavabo, une petite salle de douche. Il aménagea la cuisine mais Nono refusa qu'on repeigne. C'est, pendant les travaux de la salle de douche, que Nono avait exploré ce qu'il appelait la cave effondrée. Ce n'était, en fait, qu'un appenti construit derrière la maison avec une porte qui ouvrait sur l'étang. Surprise, en débarrassant les planches il y avait découvert, près d'un énorme tas de bouteilles vides, une vingtaine de bouteilles de vin bouché sans étiquette ainsi que trois bouteilles de marc. Le vin était bon, l'alcool, fort et très fruité. Le tout fut bu rapidement. Nono appréciait surtout la gnole. Marcel qui n'avait jamais été très porté sur le vin, y prenait cependant goût. Le

soir il repartait, parfois un peu saoul, ou restait jusqu'au lendemain, dormant dans un des petits lits de la chambre de Nono. Quand ils avaient tout bu, Marcel ramenait quelques cartons de Chinon et une ou deux bouteilles de calva. Les journées se passaient ainsi, à ne rien faire, sinon à boire.

Marcel découvrait chaque jour un Nono plus épanoui et autonome. De fait, sous le regard réjoui de Marcel, Nono s'appropriait peu à peu le domaine, selon ses envies et fantaisies. Il semblait y être heureux. Il avait aménagé, derrière la maison, un petit potager ainsi qu'un poulailler avec 2 poules noires qui se promenaient dans les pâtures et que le coq de la ferme voisine venait régulièrement visiter. Il donna à chaque poule un nom, Bernadette pour l'une, Guillemette pour l'autre. Lui seul savait les reconnaître.

Un jour en arrivant Marcel découvrit sur la façade du bâtiment de l'écurie des chevaux, là où il y avait le cochon-girouette, une immense fresque, de cinq mètres sur quatre de hauteur. Sur un fond blanc, Nono avait peint des cochons, des chevaux, des poules, une vache et des fleurs. C'était une composition très approximative mais à distance, ça avait de l'allure. La propriété, déjà nommée par les gens du village *La ferme au cochon sur le toit*, s'enorgueillit ainsi d'une fresque murale qui fut bientôt, sans concurrencer *La Possonnière de Ronsard*, l'une des curiosités du pays. A cette occasion, Nono avoua à Marcel que le cochon-girouette avait déjà été son idée.

Une autre fois il avait érigé près de la porcherie, une petite stèle, tel un monument au mort, où il avait gravé : *Mémorial Hugo*. Il avait

expliqué que c'était en mémoire à tous les cochons qui avaient été élevés et tués, Hugo étant le nom donné aux cochons, avec Hugo Ier, Hugo II, Hugo III ... on en était, selon son calcul, à Hugo XVI. Pourquoi Hugo ? Pourquoi pas avait-il répondu : « On me dit bien Nono alors que mon vrai nom, c'est Gilbert ».

Un jour que Marcel n'était pas là, Nono entreprit de saouler le cochon avec du calva, histoire de voir ce que cela lui faisait. Dans la foulée, il s'était saoulé avec lui. Il avait avoué à Marcel que cette idée lui était venue parce que Camille lui avait raconté que dans l'ancien temps on saoulait parfois les cochons avant de les tuer pour qu'ils ne souffrent pas ! Et il arrivait que le fermier se saoulât aussi pour se consoler de la perte de son cochon, avait-il ajouté ! Cela avait beaucoup impressionné Nono qui n'était pas insensible à tout ce qui touchait au cochon et à l'alcool. Camille les avait découverts au petit matin, dormant ensemble dans la soue. Nono en avait conclu que le cochon aimait ça et que, comme lui, il avait le lendemain la gueule de bois. Il ajouta qu'à son avis, si on saoulait régulièrement le cochon avec un bon calva, cela devrait donner un bon goût à la charcuterie.

Un matin cependant, en octobre, Camille téléphona à Marcel. Nono était mort la veille. Il était monté dans le grenier et sans doute en descendant, il était tombé de l'échelle : deux barreaux cassés et Nono en bas. La tête avait cogné une grande vasque en pierre. Sans doute mort sur le coup. Il ne l'avait découvert que le matin en arrivant. Les gendarmes étaient venus ainsi qu'un médecin qui avait constaté le décès. Nono avait été emmené à la Morgue de Montoire sur Loir.

Marcel resta un long moment prostré. Une page de sa vie venait de se tourner. Il se dit que maintenant il était seul. Seul avec ses questions qu'il avait un peu oubliées mais que soudain la mort de Nono lui rappelait. Les trop courts moments de bonheur que Nono avait vécu dans cette maison ne suffisaient pas à comprendre l'achat de cette propriété, ni pourquoi son père s'était refusé à le lui dire.

\*

Marcel revint au « Bout de gâtine » après l'incinération du corps de Nono. Il avait assisté seul avec Camille à la cérémonie. On lui avait remis l'urne dont il ne savait que faire, peut-être la disperser sur l'étang ou dans une pâture, peut-être la garder ... Il lui semblait que s'en séparer lui serait douloureux. Marcel entra dans la maison, posa l'urne sur la table de la grande salle et alla s'asseoir sur l'un des petits lits de la chambre. Il se sentait soudain vieux. La journée avait été éprouvante. Il resta là longtemps, le regard fixe sur le lit que Nono occupait d'habitude.

Il allait se lever quand son regard fut attiré par un bout de sac qui dépassait de dessous le lit de Nono. Il se leva, le tira. C'était une sacoche de toile vert de gris que fermait un rabattant à boucle. Tâtant le contenu, il lui sembla qu'il y avait là des papiers. Il l'ouvrit et tira une pile de relevés bancaires, tous au nom de Gilbert Machuret. Marcel alluma le plafonnier. Les sommes, à six chiffres lui parurent importantes, 267.000 euros, 270 .000 euros, le relevé le plus récent indiquait 285.768, 83 euros !

Nono avait tant d'argent ! Eh oui, pensa Marcel, depuis toujours il ne dépense rien. On le nourrit, on le loge, on l'habille même. Ses salaires se sont accumulés, puis sa retraite ... C'est curieux tout de même, ces relevés sont bien rangés, par dates. Nono avait le sens des économies ! 285.000 euros ! C'est une somme ! Que va-t-on en faire maintenant ? Il tira de la sacoche deux autres documents : un vieil extrait de naissance mentionnait que Simone Machuret avait donné naissance, le 17 novembre 1941 à la maternité de Montoire sur Loir, à un garçon, Gilbert Machuret, de père inconnu. En marge figurait une mention manuscrite au crayon : Assistance Publique le 3 Décembre 1941.

L'autre document était une copie de l'acte de vente par René Legris à Fernand Laray, artisan-charcutier à Tours, d'une maison fermière, de deux bâtiments agricoles et de 4,253 hectares de prairies, le tout cadastré sous les numéros ... L'acte avait été établi et enregistré par Maître Pierre Vermot, Notaire à Montoire sur Loir.

Marcel resta un long moment à regarder cet acte de vente, qui n'expliquait rien sur les raisons de l'acquisition de cette maison, mais était sans doute la porte qu'il lui fallait pousser pour en savoir enfin plus. Et soudain cette porte lui sembla lourde à pousser, et, devant la possible révélation qu'elle cachait, inquiétante.

Marcel remis tous les documents dans la sacoche qu'il ferma pour l'emporter avec lui. Il avait besoin de temps pour se préparer à connaître enfin le lien qui unissait Fernand, Nono, ce René et cette Simone, peut-être même le Notaire, le lien complexe de l'histoire qui



unissait ces êtres. Il voulait savoir, moins pour entrer dans le cercle intime dont il était, de toute façon, exclu que pour l'enfermer dans l'oubli, maintenant que le dernier membre de cette saga était mort. Deux personnes pouvaient peut-être l'aider, le Notaire de Montoire sur Loir et peut-être Camille qui avait dû connaître ce Legris.

\*

Pierre Vermot était un vieux notaire, sur le point de prendre sa retraite. Il se souvenait très bien de Fernand Laray qu'il avait, au début de sa carrière, rencontré plusieurs fois. Il avait apprécié l'homme dans sa droiture morale et sa détermination. Quand Marcel voulut lui demander s'il savait pourquoi son père avait acheté la propriété agricole du Bout de gâtine, Pierre Vermot s'étonna qu'il n'en sache rien et hésita à parler. Comme Marcel insistait

- C'était un service que votre père devait à René Legris, le vendeur.
- Un service ?
- Pas exactement. En fait votre père a payé avec cet achat sa dette envers René Legris.
- Sa dette ?
- C'est ce que j'ai compris des bouts de confidence que l'un et l'autre m'ont faits. Car moi aussi, j'étais étonné que Fernand Laray fasse cet achat. Il n'a pas hésité une minute. Il n'a pas non plus discuté le prix.
- Mais comment a-t'il été avisé que cette propriété était à vendre ?

- C'est là un point délicat, mais je peux en parler, l'un et l'autre sont morts et ...
- Et ?
- Non c'est une autre histoire. Revenons à René Legris. Au moment de la vente sa situation personnelle était très compromise, comme on dit. En fait il était ruiné, couvert de dette et sa réputation personnelle était désastreuse : violence, boisson ... Il est venu me voir. Il voulait vendre sa ferme ou ce qu'il en restait car du temps de son père, avant la guerre, c'était une belle exploitation, pas grande mais bien tenue et rentable. René n'avait pas trop la fibre paysanne et il fit de mauvaises récoltes. Il a vendu des terres pour payer ses dettes, ce qui réduisait ses revenus et augmentait ses dettes, bref un cercle vicieux infernal. Il voulait vendre et tenter sa chance en ville comme ouvrier ou je ne sais quoi. A l'époque, d'autres agriculteurs auraient repris les pâtures mais les bâtiments n'intéressaient personne. Il n'en aurait rien tiré. Je lui ai plutôt conseillé de vendre à des gens de ville qui voulait acquérir une résidence secondaire.
- Mais comment a-t'il pu entrer en relation avec mon père qui, à la même époque, faisait construire à Rochecorbon ?
- C'est lui qui dans la conversation m'a dit qu'il connaissait quelqu'un à Tours, un charcutier, qui serait peut-être intéressé. Je lui ai demandé pourquoi il pensait cela. Il m'a répondu qu'il

ne connaissait personne d'autre mais que cet homme-là saurait peut-être se souvenir de lui et l'aider.

- Se souvenir de lui ?
- Oui, ce fut son expression et il ajouta qu'il ne voulait pas le contacter personnellement mais que je pouvais le faire. Je ne sais pas pourquoi je l'ai fait. Ce n'est pas dans nos habitudes à nous autres notaires, mais enfin, je l'ai fait et je ne le regrette pas.
- C'est donc vous qui avez contacté mon père ?
- Oui. Dès que je lui ai donné le nom de René Legris et que je lui ai parlé de ses difficultés et de la propriété à vendre, il m'a dit « Quand puis-je venir vous voir ? ». Deux jours après il était dans mon étude. Je lui ai expliqué à nouveau le problème, il ne m'a qu'à peine écouté. « Combien ? » a-t-il demandé. Je lui ai proposé un achat en viager avec le versement d'une somme qui donnait à René Legris de quoi éponger ses dettes et une rente qui lui aurait permis de vivre. Je m'étais auparavant entendu avec René sur ce sujet. Votre père n'a pas discuté : « Préparez l'acte, Maître Vermot ». Un mois plus tard je les ai réunis dans mon bureau.
- Ils se sont donc rencontrés dans votre étude.
- Oui, mais ils se sont simplement serré la main sans effusion ni commentaire. Au moment de signer René a regardé votre père et lui a dit, je me souviens très bien de ses paroles, « Fernand, je vais signer cette vente, mais auparavant j'ai besoin de ta parole » et comme votre père ne disait rien, attendant la suite, il a

poursuivi « J'ai un fils, Gilbert Machuret, il aura bientôt 14 ans. Il est à l'Assistance publique, à Vendôme. Je l'ai reconnu récemment, mais je ne veux pas le voir ; j'ai trop honte de l'avoir abandonné. Je voudrais que tu t'engages à le prendre comme apprenti pour qu'il apprenne un bon métier et que tu le gardes jusqu'à sa majorité ». J'étais sidéré, René Legris ne m'avait jamais parlé de ce fils. Votre père a regardé René bien en face : « C'est promis » a-t'il dit, « Maître, où faut-il signer ? ».

- Nono est le fils de Legris ?
- Qui est Nono ?
- C'est le nom que mon père lui a donné quand il l'a amené à la maison. Une façon de le faire naître dans la famille. Depuis on l'a toujours appelé ainsi. Maître, Nono est mort, il y a une semaine. Il est toujours resté avec nous. Il faisait presque partie de la famille. Il est mort dans la maison même que son père a vendu au mien. Il y habitait depuis sa retraite. Il avait retrouvé une copie de l'acte de vente. Peut-être savait-il que son père était ce René Legris ?
- Il le savait.
- Comment cela ?
- Gilbert Machuret est venu me voir, il y a six mois. Il avait découvert en allant à la Mairie de Montoire que René Legris l'avait reconnu, à la fin de la guerre, en 1945. Il voulait savoir quel était le prix de la propriété. Je l'ai estimée entre 250 et

300.000 euros. Mais je lui ai dit que pour acheter il fallait que vous acceptiez de vendre. La conversation s'est arrêtée là.

- Il avait cet argent sur son dernier relevé bancaire. J'ai découvert cela en triant ses papiers. Mais il ne m'a rien demandé.

Maitre Vermot restait silencieux. Il reprit quelques instants plus tard :

- Vous avez eu l'air étonné quand je vous ai parlé de « dette à effacer ». A la mort de René Legris, j'ai convoqué votre père à mon étude pour que l'on régularise la vente en viager en acte définitif de propriété. Comme je lui rappelais cette histoire de dette, il m'a dit qu'il devait sans doute à René Legris d'être encore en vie. En 1944, votre père faisait partie d'un réseau de résistants. Il était allé, de nuit, récupérer un anglais dont l'avion avait été abattu près de Vendôme et qu'il devait ramener à Tours pour le faire passer en zone libre. Ils ont été surpris par une patrouille allemande, l'anglais a été tué, votre père s'est enfui, les allemands à ses trousses. Non loin de Couture, sur le point d'être pris, il s'est réfugié dans une ferme, celle de René Legris qui l'a alors caché, paraît-il, dans son four à pain !
- Oui, je vois, celui dont l'entrée est dissimulée au fond de la cheminée de la grande salle.
- Les allemands ont tout retourné dans la maison sans le trouver. Ils ont emmené René Legris qu'ils ont libéré deux jours plus tard avec quelques bosses. Il n'a pas parlé. Votre père est resté 48

heures sans bouger dans sa cachette. C'est René Legris qui, à son retour, l'a libéré.

- René Legris faisait de la résistance ?
- Je n'en sais rien. Il ne m'en a jamais parlé.
- Pensez-vous que Nono connaissait cette histoire ?
- Je ne pense pas. Votre père ne lui a rien dit ?
- Je ne crois pas. Mais je n'en sais rien en fait. Nono aurait très bien pu le savoir sans jamais en parler. C'est lui qui m'avait indiqué l'entrée du four à pain. On n'est pas très causant dans la famille. Nono avait pris le pli.

\*

Marcel fit les démarches nécessaires pour que l'urne des cendres de Nono soit placée dans la tombe de son père. Il restait deux cochons qu'il donna à Camille, charge à lui de trouver un charcutier. Il garda les deux poules qui continuèrent à errer dans la propriété, parfois avec d'autres et leurs poussins et qui disparaissaient au fur et à mesure des prélèvements d'un renard ou peut-être de Camille.

Il revint régulièrement dans la maison de Couture, pour la journée, plus rarement la nuit. En fait il y couchait quand il avait conscience d'avoir un peu trop bu pour rentrer en voiture sur Tours. Il restait le plus souvent assis sous le saule pleureur devant la maison ou au bord de l'étang à regarder les carpes brouter les herbes de la rive. Il évitait les jours de pluie, n'aimant pas rester enfermé seul dans la grande pièce avec la cheminée et ce trou du four à pain dont il lui arrivait d'imaginer son père y entrant ou en sortant. Mais pourquoi son

père ne lui avait rien dit ? Sans doute parce qu'il considérait de c'était inutile d'en parler, que cela ne regardait que lui. L'avait-il dit à Nono ? Peut-être.

Les réponses à ses questionnements avaient ouvert d'autres questions, plus intimes, sur Nono, ce presque frère-jumeau avec qui il avait dû partager un père si peu affectueux et qui s'était éloigné de lui en s'installant au « Bout de gâtine ». C'était ainsi qu'il avait vécu, en silence, les libertés que Nono prenait chaque jour un peu plus, dans une maison qui certes ne lui appartenait pas mais où il se comportait en véritable et légitime hôte.

Marcel demanda un jour à Camille s'il savait que Nono était le fils de Legris :

- Pardi, avait-il répondu, je l'ai deviné dès le premier jour !
- ...
- Il lui ressemblait tellement !
- Ah bon ! Et sa mère, c'était qui ?
- Une fille de Montoire, Simone je crois, qui était venue à un bal à Couture, une pas bien mise, pas bien belle non plus, toute maigre, je me rappelle. Le René, il l'avait sauté entre deux canons. Elle est revenue deux jours après, il l'a virée ; il était encore saoul. Elle est venue à la ferme et nous a tout raconté ; elle pleurait. C'est le père de René qui à l'époque la remise au car pour qu'elle rentre chez elle. Il pleuvait. On en a plus jamais entendu parler, mais le bruit courait qu'elle était grosse du René

et qu'elle avait accouché d'un garçon qui était à l'Assistance, chez une nourrice à Vendôme.

- Il buvait beaucoup René ?
- Ah ça oui ! Et comme un trou. Vous avez vu le tas de bouteilles derrière la maison ? Il a dû en boire dix fois plus ! Ses champs y ont donné que du pinard et de la gnole !
- Il était méchant ?
- Non mais violent et fallait pas l'emmerder surtout quand il avait bu ! Nono aussi tâtait volontiers de la bouteille, non ?
- Oui, ça lui arrivait, dit Marcel après un silence.
- Le Nono, il est mort comme son père ! En tombant de l'échelle ! C'est-y pas curieux ça ?

Marcel le regarda fixement :

- Curieux ? Je ne sais pas, mais ça ne pouvait, sans doute, pas être autrement ! », puis il s'éloigna pour mettre un terme à la conversation.

Tout ici réunissait le père et le fils dans un même destin, y compris leur mort. Au fil des jours, Marcel se sentait de plus en plus étranger dans cette maison que la seule présence de Nono avait fait revivre, ce dont il aurait été, lui, bien incapable. Et plus il se sentait étranger, plus cette histoire dont il n'était que le spectateur, le fascinait, tel un piège dont il n'arrivait cependant pas à s'extraire.

A vouloir comprendre ou deviner une vérité qui ne lui appartenait pas et les non-dits qui l'accompagnaient, Marcel prit peu à



peu conscience de l'inutilité de sa quête des bribes du passé des autres. Il avait trop aimé, en silence, tant son père que ce frère qu'il lui était tombé dessus, à 14 ans, pour ternir leur image de ses propres émotions de survivant. Cette maison méritait mieux que les tristes et vaines pensées que l'amertume et l'alcool transformaient en sentiments d'exclusion et d'inutilité personnelle. Il avait accompagné Nono dans sa transformation. Celui-ci parti, il n'avait pas d'autre mémoire à faire revivre ici, pas de futur à envisager. Il lui semblait même que, rester, serait une sorte d'usurpation du bonheur que d'autres pourraient y trouver et y construire. Cette demeure méritait au moins d'être la promesse d'une belle histoire.

Comme son père l'avait été entre René et Nono, il lui fallait être le passeur entre Nono et ceux de demain. Cette idée du passage qui renvoyait Nono à sa famille biologique, le rapprochait de son père dans une même complicité. Marcel en éprouva enfin un véritable bonheur. Ils avaient successivement œuvré à une belle action. Il lui fallait maintenant finir le travail.

Oui, se dit Marcel, il allait vendre « Le Bout de gâtine ». Il laisserait tout en l'état, n'emporterait rien, pas même le vin qui restait, pas même le paquet de coquillettes au fond du placard, pas même la brosse à dents de Nono qui trônait encore sur la tablette du lavabo. De quel droit emporterait-il ce qui avait toujours appartenu aux uns et dont les autres à venir en feraient bien ce qu'ils voudraient ?

\* \* \*